

MARIE TALIZIA ET JÉRÔME SEYDLOUX PRÉSENTENT

PAR LE RÉALISATEUR DE
SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE



LE GRAND JOUR

UN FILM DE
**PASCAL
PLISSON**

ILS RÊVENT DE RÉUSSIR
L'ÉPREUVE QUI VA
BOULEVERSER LEUR VIE

ladybirds
cinéma



© 2011 SILLENZIO

MARIE TAUZIA ET JÉRÔME SEYDOUX PRÉSENTENT

LE GRAND JOUR

UN FILM DE
**PASCAL
PLISSON**

DURÉE 1H26

AU CINÉMA LE 23 SEPTEMBRE

DISTRIBUTION
PATHÉ FILMS AG
NEUGASSE 6
8031 ZÜRICH 5
TÉL. : 044 277 70 83
WWW.PATHEFILMS.CH



PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLES SUR WWW.PATHEFILMS.CH

PRESSE
JEAN-YVES GLOOR
ROUTE DE CHAILLY 205
1814 LA TOUR-DE-PEILZ
JYG@TERRASSE.CH
TÉL. : 021 923 60 00

SYNOPSIS

Aux quatre coins du monde, de jeunes garçons et filles se lancent un défi : aller au bout de leur rêve, de leur passion et réussir l'épreuve qui va bouleverser leur vie.

Ensemble ils vont vivre une journée unique, celle de toutes les espérances.





ORIGINE DU PROJET

« Dans un train pour Saint-Pétersbourg, à la fin d'un tournage, je suis intrigué par un jeune homme d'à peine quinze ans assis à côté de moi. Il a un violon soigneusement posé sur les genoux et lit des partitions d'un air très concentré. Timidement, le jeune homme frêle me raconte qu'il vient d'un petit village de Sibérie. Il est en route pour passer une audition dans une des plus grandes écoles de musique de la ville. Je m'étonne du fait qu'il voyage seul. Il m'explique que sa famille, après des mois d'économies pour lui permettre de présenter le concours, n'a pas eu les moyens de l'accompagner. S'il réussit, il intégrera l'école en tant qu'interne et boursier. Il incarnera dès lors la fierté de sa famille, et deviendra le gardien des espoirs de son village natal. De retour en France, très touché par son histoire, je contacte l'école : le jeune homme a brillamment réussi. Je ne le reverrai jamais, mais cette rencontre a semé mon désir de filmer à travers le monde la passion, la détermination et le surpassement de soi d'enfants exceptionnels. LE GRAND JOUR raconte donc le parcours de quatre jeunes, portés par la fougue et l'innocence, et dont les efforts sur le chemin de la vie vont se cristalliser autour d'une journée qui, quoi qu'il arrive, bouleversera leur existence. »

Pascal Plisson

NIDHI JHA

En découvrant le Super 30, cette école préparatoire, on comprend le potentiel de l'éducation solidaire en Inde. Concrètement, chaque année, un homme change radicalement la vie de 30 enfants.

L'histoire de la famille de Nidhi est particulièrement inspirante dans un pays où l'accès à l'éducation des filles reste un enjeu majeur. Elle est d'autant plus remarquable que le père de Nidhi encourage autant ses filles que son garçon.

À travers ce parcours, on a un aperçu de la manière dont les jeunes indiens appréhendent l'éducation. Ils sont passionnés par les études et abordent les concours comme des athlètes. Ils sont prêts à d'immenses sacrifices pour avoir accès à une bonne éducation.

Nidhi, 15 ans, vit à Benares, la capitale du Bihar, un État pauvre du nord-est de l'Inde. Avec ses parents, ses grands-parents, ses trois sœurs et son frère, elle s'est installée dans un ancien temple où cohabitent d'autres familles modestes, à l'image de la sienne. Ce temple, c'est la version indienne du logement social.

Dans le système des castes qui régit le quotidien de chaque hindou, Nidhi et les siens sont des Brahmanes. Pour eux, traditionnellement, les valeurs de l'intelligence et de la connaissance sont essentielles. Depuis toute petite, ses parents lui martèlent qu'il faut faire ses devoirs et que les études seront la clé de sa réussite. Pourtant, ni son père, ni sa mère, ni ses grands-parents n'ont pu se payer l'école. Qui dit lettré ne dit pas nanti. La mère de Nidhi doit rester à la maison pour s'occuper des enfants. Son père conduit un taxi-tricycle à moteur à travers les rues de Patna et gagne l'équivalent de 35 euros par mois. Quand on a tout juste de quoi nourrir sa famille, les études supérieures des enfants sont un luxe hors d'atteinte.

La frustration des parents est d'autant plus grande, que leur progéniture a du potentiel. Ils sont tous curieux, doués et... mordus de mathématiques. Plus encore que son frère et ses sœurs, Nidhi a un véritable don pour les chiffres. Elle se voit déjà intégrer l'École Polytechnique,

devenir ingénieure et aider sa famille. Personne ne doute qu'elle en ait les capacités, il lui faut juste un coup de pouce pour se préparer. Sans argent, une seule solution s'offre à elle, le Super 30, une classe préparatoire gratuite où on entre sur concours.

Fondée par deux frères, Anand et Pranav Kumar, cette école prend chaque année en main la formation intensive de 30 étudiants. Logés, nourris, éduqués, les élèves de chaque promotion en ressortent avec des chances de réussite décuplées aux concours des grandes écoles. La présélection s'opère sur deux critères : être très doué en sciences et venir d'une famille pauvre d'un des trois États du nord-est de l'Inde, le Bihar, l'Uttar Pradesh et le Jharkhand.

Nidhi connaît le principe de la classe solidaire, puisqu'elle donne des cours de maths aux enfants de son quartier. Croyant fort à ce concept, elle travaille d'arrache-pied pour faire partie des 30 élèves de la prochaine promotion, comme si tout son avenir se jouait là. Un gros défi à relever quand on sait que chaque année, pas moins de 10 000 candidats se présentent au concours d'entrée...

DEEGII BATJARGAL

La détermination de Deegii se voit dans ses yeux. C'est une enfant qui fait preuve d'une surprenante maturité pour son âge. Obstinée, courageuse, elle ne se plaint jamais. Sa famille très unie espère plus que tout la voir réaliser son rêve.

Deegii, 11 ans, vit avec ses parents et son grand frère dans une maisonnette de la banlieue d'Oulan-Bator, la capitale de la Mongolie. Chaque année, sa grand-mère quitte sa yourte traditionnelle perdue à 700 km dans les steppes pour venir passer l'hiver en famille.

Deegii est une petite fille incroyablement déterminée. Son but ultime : être une contorsionniste professionnelle. Tout a commencé il y a cinq ans avec un spectacle à la télé : les corps élastiques des artistes, la lumière, les costumes, les bravos... c'était magique. Ses yeux s'illuminent au récit de ce qui ressemble fort à une révélation. Depuis, la contorsion, c'est la passion autour de laquelle son quotidien s'organise.

Le rythme scolaire mongol est adapté au climat et les élèves n'ont classe qu'à l'après-midi. Mais Deegii est sur le pont à 5 heures tous les matins. Toute seule, elle va prendre un bus qui la dépose 25 minutes plus tard devant un gymnase où elle retrouve ses camarades de contorsion. Elle s'en tient à cette routine qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, ce qui n'est pas une expression en l'air en Mongolie où la température flirte avec les -30°C en hiver. Ni le froid, ni personne ne freine Deegii dans sa folle envie de déployer ses ailes... en pliant son corps à l'extrême.

Devant cette détermination sans faille, ses parents se sont mis au diapason du rêve de leur fille. Ils ne manquent pas une occasion d'aller l'applaudir et sont franchement fiers d'elle. Mais les frais d'apprentissage de cet art singulier représentent un réel sacrifice

pour toute la famille. Le père de Deegii n'a qu'un petit salaire de chauffeur de taxi, alors sa mère pose clairement les conditions. Oui, la famille soutient son entraînement, mais il n'est pas question de négliger l'école. Elle rappelle à sa fille que les contorsionnistes commencent leur carrière très jeunes et la finissent très jeunes aussi. 20 ans d'activité en moyenne pour les plus talentueuses, Deegii ne peut donc espérer être pro que jusqu'à l'âge de 20 à 25 ans. Il faut donc qu'elle soit capable d'avoir un vrai métier dans les mains pour se reconverter le moment venu.

Dans le milieu intense des apprentis contorsionnistes d'Oulan-Bator, Deegii n'est pas la seule à rêver de spectacles et de tournées mondiales. Autour d'elle, la concurrence est rude et certaines sont tout simplement meilleures qu'elle. Deegii le voit bien, alors elle repousse ses limites sans relâche. À seulement 11 ans, la petite fille fait preuve d'une force de caractère plutôt unique.

Deegii a commencé sa formation dans un petit centre d'entraînement avant de se faire repérer par sa coach, Aruna. Depuis, son but est vraiment de passer à la vitesse supérieure et pourquoi pas d'intégrer la prestigieuse école de cirque de Singapour.

Aruna vient de lui décrocher l'audition qui pourra faire démarrer sa carrière. Deegii aura 4 minutes pour convaincre un jury très exigeant.



TOM SSEKABIRA

L'histoire de Tom nous révèle une préoccupation largement partagée par les jeunes Africains et dont on parle très peu : la protection du patrimoine naturel et des animaux. En Ouganda, au Congo et au Rwanda, des pays où on trouve encore des grands singes, la nouvelle génération est particulièrement impliquée. C'est le cas de Tom qui se sent responsable et veut protéger cet extraordinaire patrimoine. Avec un père instituteur, il est aussi représentatif d'un pays africain qui parie résolument sur l'école, quels que soient les aléas financiers.



Tom, 19 ans, vit loin de sa famille au cœur du Parc national Queen Elizabeth en Ouganda. Il est interne à l'école de l'Uganda Wildlife Authority, où il étudie pour devenir Ranger avec d'autres jeunes venus de tout le pays.

Il y a deux ans, Tom vivait encore chez ses parents, avec ses 6 frères et sœurs dans la banlieue de Kampala. Depuis tout petit, la nature l'attire comme un aimant. Fan des documentaires sur la vie sauvage à la télé, il craque spécialement pour les chimpanzés. Tom rêve d'animaux et de grands espaces.

Puis, il y a eu ce voyage scolaire en primaire. Tom visite le Parc national Queen Elizabeth avec sa classe et découvre une faune incroyable et une flore luxuriante protégées par des gardes forestiers qui les connaissent sur le bout des doigts. Les Rangers ont un don pour interpréter les signes de la vie sauvage et savent travailler en interaction avec la nature. C'est tout ce que Tom veut faire quand il sera grand. Dans sa tête, il prend la décision de se donner tous les moyens de devenir.

Tom est naturellement travailleur à l'école. Ses parents, son père en particulier, ancien instituteur, le soutiennent à fond dans ses études. Et ça marche. Grâce à ses très bons résultats, Tom décroche une bourse accordée par l'État ougandais pour subventionner les études de son choix. Le choix est évidemment fait... ça sera la filière « Vie sauvage et management du tourisme ». Sa bourse couvre

l'essentiel des frais de scolarité et pour le reste, sa grande sœur Latifah prend la relève. Grâce aux revenus du petit magasin qu'elle tient avec son mari, elle assure son quotidien. Ce coup de pouce est essentiel pour passer du rêve de gosse à une réalité tangible.

Il faut dire que la solidarité familiale s'étend à tous ses frères et sœurs. Les parents encouragent la fratrie à poursuivre ses études pour atteindre sans difficultés leurs objectifs. Pour Tom, le soutien inconditionnel de sa famille l'oblige à l'excellence. Il se sent redevable envers eux et ne veut en aucun cas les décevoir.

Son grand jour à lui n'a rien à voir avec la reconnaissance, la richesse ou la célébrité, c'est la fierté de pouvoir subvenir à ses besoins, de ne plus être une charge pour sa grande sœur et ses parents.

Pour en arriver là, pour vivre de sa passion et un jour fonder sa famille, il aborde la période de l'examen comme une finale olympique. Plus assidu que jamais en classe, le nez dans ses notes et le pied sur le terrain, il révise sa botanique, sa biologie, sa géologie... mais aussi son expression orale. Il va falloir que les examinateurs voient à la fois ses connaissances et son dynamisme communicatif. Tom ne veut surtout pas manquer sa chance.

ALBERT ENSASI GONZALEZ MONTEAGUDO

L'histoire d'Albert met en lumière deux piliers du régime cubain : l'éducation obligatoire et la mystique sportive. À Cuba, les grands athlètes font la fierté du pays et l'école assure leur avenir, quoi qu'il advienne de leur carrière sportive. Albert est un petit paradoxe sur pattes, réservé dans la vie et explosif sur le ring. Un mélange de gentillesse et de force qui lui vaut d'être très apprécié par ses copains du quartier. Vivant mal la séparation de ses parents, il a trouvé dans la boxe une manière d'évacuer sa rage. Son père dit d'ailleurs souvent que son fils a de la dynamite dans les poings.

Albert a 11 ans et vit seul avec sa mère divorcée dans un quartier populaire de La Havane, à Cuba. Il habite aussi la moitié du temps chez son père, non loin de là. Son rêve : devenir le meilleur boxeur de sa génération et représenter son pays aux Jeux Olympiques. Son père était bon sur les rings étant jeune, mais une méchante blessure l'a obligé à jeter l'éponge. Il a ensuite été entraîneur un temps.

A cette époque, Albert était tout petit, et son père l'emmenait dans sa poussette regarder les matchs. Très vite, il a repéré d'instinct le potentiel de son fils qui s'amusait à imiter les coups des grands. Aujourd'hui, s'il veut en priorité qu'Albert rapporte de bonnes notes et finisse l'école, il se réjouit secrètement qu'il relève le gant.

Iraida, la mère d'Albert, a trouvé la solution pour que son boxeur en herbe montre autant d'ardeur en classe que sur le ring. Si le carnet de notes n'est pas bon, Albert est privé d'entraînement. Une stratégie qui a permis à Albert de rattraper son retard et qui court-circuite encore les velléités d'école buissonnière.

Albert se rend normalement 3 à 4 fois par semaine au club de boxe. Quand ses résultats scolaires sont insuffisants et que sa mère le prive d'entraînement, il retrouve son copain Roberto pour une séance clandestine sur le toit de son immeuble. Ce dernier vient d'une famille nombreuse et vit avec sa mère, son beau-père, ses trois sœurs et son frère. Très proche de sa sœur aînée qui le guide et le soutient depuis tout petit, il aime plus que tout s'amuser.

Lui-même a des petits problèmes de discipline qui lui ont valu d'être renvoyé de l'école et du club de boxe. Est-ce pour cela qu'il prend très à cœur l'entraînement de son copain Albert ? Au fond de lui, Roberto pressent qu'il prend part à la réussite d'un futur champion.

En tout cas, la première étape pour réaliser ses rêves olympiques, c'est d'intégrer l'Académie de sport étude de La Havane. Là, Albert pourra suivre de front une scolarité normale et des cours de boxe de niveau professionnel. À Cuba, l'école demeure la priorité, et il est impossible de se lancer à 100% dans le sport au détriment de sa scolarité.

Mais pour entrer dans le saint des saints du sport-étude, il faut une discipline de fer, être en super forme physique, maîtriser la technique et gagner des combats.

Pour se donner du cœur au ventre, il détaille son programme de vie idéale : devenir un champion, faire la fierté de sa famille, de ses amis et de son pays. En cas de coup dur ou même dans une autre vie, après la boxe, il a déjà choisi le métier qu'il aimerait exercer : vétérinaire. Une voie sérieuse qui rassure aussi ses parents sur son avenir.

Pour le moment, Albert doit abandonner ses autres loisirs pour avoir toutes les chances de remporter le combat décisif qui s'annonce et qui décidera de son admission dans cette académie. C'est le combat de sa vie.



PASCAL PLISSON LE RÉALISATEUR

Pascal Plisson est un cinéaste voyageur qui parcourt le monde depuis de nombreuses années, filmant avec un mélange savant de distance et d'intimité la réalité des peuples qu'il rencontre. Réalité quotidienne mais aussi sociologique, illustrée chaque fois par le destin des personnages auxquels il s'attache. Mais c'est aussi un amoureux des grands paysages fascinants de notre planète, dont il a su mieux que personne restituer la beauté, notamment dans la série « Vu du ciel », avec Yann Arthus-Bertrand.

Après MASSAÏ, LES GUERRIERS DE LA PLUIE, sorti en salles en 2003 et après avoir initié SAFARI en tant qu'auteur avec Olivier Baroux et Kad Merad, Pascal Plisson a remporté un grand succès au cinéma en France et actuellement à l'international avec SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE, film documentaire qui raconte les difficultés et la bravoure d'enfants venus de quatre pays différents sur le chemin de l'école.

Pascal Plisson est ambassadeur pour l'association Aide et Action afin de faire partager ses expériences de terrain au plus grand nombre en tant qu'observateur dans le milieu éducatif. Il souhaite poursuivre son exploration cinématographique de l'enfance et son éducation, sous ses diverses formes, à travers le monde. Cette valorisation de l'action éducative est tellement incarnée dans ses films que l'Unesco est également partenaire de son précédent film et de celui-ci.





ENTRETIEN AVEC PASCAL PLISSON, RÉALISATEUR

Considérez-vous que LE GRAND JOUR constitue une suite directe à SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE ?

L'idée du GRAND JOUR m'est venue avant de terminer SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE. Mes projets naissent souvent de rencontres qui déclenchent en moi une idée spécifique. Il y a environ six ans, j'ai croisé un enfant d'une dizaine d'années dans un train en Russie. Il venait d'un tout petit village de Sibérie et était assis à côté de moi. Je me souviens qu'il portait une chapka un peu pourrie et un survêtement. Un violon était posé sur ses genoux. Il lisait une partition. Je l'ai interpellé en lui demandant : « Mais qu'est-ce que tu fous là, tout seul ? ». En réalité, ses parents et son village s'étaient cotisés pour lui permettre de passer une audition dans une grande école de musique à Saint-Petersbourg. J'ai trouvé cette démarche incroyable. Il se trouve qu'il a convaincu le jury et que sa vie s'en est trouvée changée. Il a obtenu une bourse et a fait la fierté de son village. C'est là qu'est venue l'idée d'un film sur des gamins passionnés qui se battent pour aller au bout d'un rêve précis. Pour en arriver là, il fallait partir au bout du monde pour trouver des enfants ayant quelque chose de particulier, de singulier. Beaucoup de gens demandaient une suite à SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE et sans l'être tout à fait, LE GRAND JOUR s'est présenté comme une succession naturelle.

Comment faites-vous pour choisir les pays où vous filmez et les enfants dont vous racontez l'histoire ?

J'ai la chance d'avoir beaucoup voyagé pour tourner des documentaires télévisés. Du coup, j'ai en tête des images très fortes de certains pays. J'ai habité une quinzaine d'années en Afrique. J'ai des relais un peu partout à travers le globe, ce qui m'aide dans mes recherches (*6 mois en moyenne, ndlr*). Pour LE GRAND JOUR, je voulais, dès les prémices, partir sur une œuvre pluridisciplinaire. J'ai choisi la boxe à Cuba avec Albert, un concours d'entrée dans une prépa de mathématiques en Inde avec Nidhi, un récit autour du cirque en Mongolie avec Deegii et la quête d'un diplôme de Ranger en Ouganda avec Tom. La boxe m'intéressait et je savais que dans des états comme Cuba ou le Panama, il y avait de nombreux jeunes garçons à fort potentiel. J'en ai sélectionné une vingtaine, je les ai vus boxer, j'ai vu leurs parents... avant de tomber sur Albert dans le cadre d'un petit tournoi dans une province reculée. Il m'a soufflé. Il avait une gueule de boxeur, mi ange, mi démon. Il intériorise à l'extérieur du ring et extériorise à l'intérieur. Il a été fasciné par son profil. Il représentait ce que je recherchais : une personnalité, un talent, de belles valeurs d'amitié (*Albert est indissociable de son pote Roberto. Pour Pascal Plisson, intégrer ce meilleur ami, connu pour des problèmes de discipline, était une condition non négociable. Au final, le*

film a permis à Roberto de se recentrer sur ses études au lieu d'épouser le chemin de la délinquance)... Concernant l'Inde, on m'a parlé du concours « Super 30 » qui permet chaque année à des enfants défavorisés, comme Nidhi, d'intégrer une prépa. J'ai trouvé ça très intéressant. La Mongolie, j'y ai pensé naturellement parce que c'est le pays du cirque. En revanche, j'ai hésité avant de filmer l'école de contorsionnistes car c'est un milieu vraiment dur. Enfin, l'Ouganda est un pays qui se reconstruit notamment par le biais d'une jeunesse investie dans la protection animale. Comme beaucoup de ses concitoyens, Tom a cette envie irrésistible de travailler au cœur de la nature. Ça me touche.

En résumé, quels sont vos critères de choix ?

C'est une question de ressenti, je crois. J'ai toujours aimé aller à la recherche de personnalités même si je dispose de très peu de temps pour me décider. Je vois un grand nombre d'enfants sans rester longtemps dans tel ou tel pays – en moyenne six jours de repérages par destination. Il y a un déclic presque naturel qui s'opère au contact d'un profil particulier. Ce sont des gamins qui n'ont pour la plupart jamais vu de caméras, qui ne savent pas comment on fabrique un film... C'est risqué, c'est sûr. Toute cette partie de sélection se fait uniquement en discutant.

Avez-vous pensé à intégrer un cinquième enfant au casting par mesure de sécurité ? Au cas où le cheminement de l'un des quatre autres s'avérerait moins passionnant que prévu...

L'idée au départ était d'avoir trois histoires et pas quatre, parce que je ne voulais pas refaire comme SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE. Il faut savoir que c'est très compliqué de monter un film choral comme ça, avec quatre histoires (*Pascal Plisson est présent tous les jours pendant la période de montage et suit, pas à pas, tous le processus de fabrication du film – mixage, étalonnage, version française, etc., ndr*). Ça demande une organisation incroyable. Il ne faut surtout pas se laisser aller à un découpage en forme de catalogue, qui suivrait scrupuleusement l'ordre : enfant 1, enfant 2, enfant 3 et enfant 4. A un moment, on a même fait sauter le segment se déroulant en Ouganda. Mais j'ai décidé de le réintégrer car il apporte beaucoup d'harmonie à l'ensemble.

Comment s'y prendre pour écrire le scénario du GRAND JOUR, sachant que le film navigue entre le documentaire pur et le cinéma ?

C'est un documentaire dans lequel je reproduis le quotidien des enfants, mais dans lequel il y a aussi énormément de moments de vie uniques et vrais. Au départ, il y a un scénario pour convaincre les investisseurs mais, dans l'absolu, l'écriture du concept même du film aurait suffi pour tourner. Cela dit, bien que bref, le script nous apporte une base de réflexion, une organisation... Mais, il change immanquablement de jour en jour selon mes observations et les choses que révèlent Nidhi, Albert, Tom et Deegii. Je les connais tellement bien que je finis par faire partie de leur quotidien. J'ai passé des journées avec eux avant le tournage. Je les ai accompagnés à l'école. Je les ai longuement observés, leurs habitudes, leurs craintes, leurs rêves... J'ai rencontré les parents, les amis, la famille... Il y a beaucoup de discussions en amont. Je me base sur ça, sur ce que je vois de leur vie. Je suis allé plusieurs fois dans chacun des pays concernés. Nous avons tourné énormément d'heures de rushes, et laisser beaucoup tourner la caméra au contact des enfants. Ce qui nous a permis de saisir des moments de vérité, des instants pris sur le vif, qui n'étaient pas écrits ou prévus initialement. Ce qui nous a valu un long montage de plus de 22 semaines.

La vraie difficulté de votre film était-elle de s'adapter aux différentes cultures en présence ?

C'est un enseignement que j'ai tiré de tous mes précédents voyages. Je m'intéresse aux gens, à leurs habitudes, à leurs histoires et à leurs cultures. Si le rapport de confiance n'est pas établi, je ne les filme pas. Je prends vraiment le temps de connaître les gens. Car certaines personnes peuvent se braquer, se dire qu'on vient les filmer pour les caricaturer, pour immortaliser leur pauvreté et leur manière de vivre chichement. Ils pourraient se dire : « Pourquoi vient-il nous voir, nous ? ». J'ai tissé des liens forts avec tous ces gens et je continue d'être en contact avec eux. Je prends régulièrement de leurs nouvelles. Je repars d'ailleurs sous peu à Cuba pour rendre visite à Albert. Tom, je lui parle par téléphone très souvent, une fois par semaine, et on l'aide à persévérer dans sa voie. Ça va au-delà d'un film et d'un documentaire. Quelque part, ce sont un peu mes enfants. J'essaye de leur trouver des parrains, des sponsors... La jeune indienne du film a eu un mécène qui lui a payé quatre ans d'université par exemple.

Pourquoi l'Europe est-elle à ce point exclue du GRAND JOUR ?

Peut-être parce que j'ai passé ma vie à voyager en dehors de l'Europe... Peut-être aussi que je me suis intéressé à des enjeux de vie qui vont au-delà des nôtres. Ces enfants me touchent profondément et montrent aux nôtres, qui sont parfois très gâtés et choyés, que c'est bien d'aller au bout de ses passions.

SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE, votre précédent film, a été un immense succès avec 1,4 million d'entrées en salles... Cela a-t-il été difficile d'enchaîner sur un nouveau projet ? Aviez-vous une pression supplémentaire ?

C'est vrai que le succès a été au rendez-vous. Pour vous donner une idée, à 300.000 entrées, on aurait déjà sauté au plafond. On ne s'attendait pas à une telle mobilisation de la part du public pour un film intimiste centré sur l'école. Au départ, ce n'est pas forcément quelque chose qui peut attirer les enfants ou qui les touche. Et pourtant, le résultat est entré dans le cœur des petits et des grands. Le film a bénéficié d'un incroyable bouche à oreille qui nous a permis d'être diffusé au cinéma quasiment jusqu'à sa sortie en vidéo.

Dans SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE comme dans LE GRAND JOUR, il y a une sacralisation de l'école, de l'éducation...

J'ai été en échec scolaire. J'ai arrêté l'école à quinze ans pour voyager. J'ai effectué des petits boulots en Angleterre, aux Etats-Unis... Je me suis intéressé aux enfants quand j'en ai eus. J'ai très vite dit adieu à ma vie d'aventurier pour me consacrer à l'éducation de mes enfants. Avant ça, je filmais des animaux dans la savane. Voir des mômes, comme ceux du GRAND JOUR ou SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE, qui font tout pour faire des études quand je les ai moi-même abandonnées, ça me touche, ça m'interpelle. Derrière, il y a peut-être une dénonciation de l'échec scolaire. Mais je suis persuadé qu'il y a des talents ici, partout, dans nos villes, nos banlieues... Il faut les chercher, les aider et leur faire prendre conscience de leur potentiel. J'aimerais bien réaliser un documentaire sur l'histoire de quatre ou cinq familles françaises d'horizons différents. Je suis sûr d'avoir de belles surprises.

Quel a été votre grand jour ?

Le César sûrement... Et réussir SUR LE CHEMIN DE L'ÉCOLE, qui a changé ma vie. Je galérais pas mal, j'avais un style de tournage qui laissait sceptique beaucoup de gens. On voulait me mettre dans une case : « Non ne filme pas comme ça », « C'est pas la bonne idée »... Le César du meilleur documentaire a été une vraie reconnaissance, qui m'est allée droit au cœur. Il n'y a vraiment pas d'âge pour avoir un grand jour (*rires*).

Pour quelles raisons, au final, filmez-vous ces enfants ?

Ils m'apprennent l'humilité, le respect... Ils me renvoient quelque chose de fort sur la responsabilité, le dépassement de soi... Ils me font pleurer. Ils galèrent mais sourient. Je crois tout simplement que ce sont des gens avec qui je me sens bien. Ils sont authentiques, dignes, profondément vrais. J'ai le plus grand respect pour eux. Ils n'ont pas grand-chose et ils donnent tout en échange, sans jamais se plaindre. Et ce, même si la vie est parfois très dure. J'aime être avec eux et partager leur vie. On devrait tous s'inspirer de leur intelligence.



LISTE ARTISTIQUE

Nidhi JHA
Albert GONZALEZ MONTEAGUDO
Delgermurun (Deegii) BATJARGAL
Tom SSEKABIRA

Étudiante Indienne
Boxeur Cubain
Contorsionniste Mongole
Ranger Ougandais

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur
Écrit par

Pascal PLISSON
Pascal PLISSON
Olivier DAZAT

Producteurs

Marie TAUZIA
Romain LE GRAND
Muriel SAUZAY

Producteurs Associés

Hélène BADINTER
Jonathan BLUMENTAL

Directeur de la photographie
Monteur
Musique
Son

Simon WATEL
Perrine BEKAERT
Krishna LEVY
Gilles ARISTIZABAL

Production
Coproduction

LADYBIRDS CINÉMA
PATHÉ

Avec la participation de

CANAL +
CINÉ +
FRANCE TÉLÉVISIONS
CINÉMAGE 9
A PLUS IMAGE 5

En association avec

LA FONDATION FINANCIÈRE
DE L'ÉCHIQUIER

Avec la collaboration de

Avec le soutien de

LA PRINCIPAUTÉ DE MONACO
LE COMITÉ OLYMPIQUE MONÉGASQUE
CNC
PROCIREP

Avec le soutien du
Avec le soutien de la